

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 135 (1990)
Heft: 7-8

Artikel: Draja Mihailovitch 27.04.1893-17.06.1946 : un grand chef militaire
Autor: Keller-Frick, Inès
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-345019>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Draja Mihailovitch

27.4.1893 - 17.6.1946

Un grand chef militaire

par Madame Inès Keller-Frick*

La situation militaire et politique très trouble qui prévalut pendant la guerre en Yougoslavie est l'exemple type d'une situation trop embrouillée pour ne jamais être complètement élucidée. Non pas parce que quelqu'un y aurait un intérêt, bien que ce soit évidemment le cas. Simplement, le nombre d'ethnies, de religions, de partis, de sortes de troupes (résistances royaliste et démocratique, communiste, villageoise ou loyalistes, collaboratrices et j'en passe) rend la situation trop complexe pour être saisie dans son ensemble par une seule source. Les plus sûres sont encore les divers ennemis. En outre, la topographie, avec ses massifs karstiques et boisés, permet d'ignorer ce qui se passe dans la vallée voisine, mais est aussi particulièrement adaptée à la guérilla.

Le 18 avril 1941, la Yougoslavie capitulait devant les forces du Reich, après que ses soldats se furent battus avec la dernière énergie contre un ennemi non seulement supérieur en nombre, mais équipé et commandé selon les derniers principes de la stratégie et de la tactique modernes.

Or, un officier de cette armée vaincue, Dragolioub Mihailovitch, avait cherché en vain avant la guerre à obtenir du haut commandement la modernisation selon ces mêmes principes de l'armée yougoslave. Cela lui valut la relégation à des postes de moindre importance.

C'est encore lui qui, n'acceptant pas la reddition de son pays, prend le

maquis et recrute des soldats pour les regrouper en unités d'armée régulière. A un an de distance, cela ressemble à s'y méprendre à l'entreprise d'un autre colonel dans une autre armée battue, Charles de Gaulle. Lui aussi avait publié un livre sur la guerre des chars – dont les spécialistes allemands avaient fait leur profit, alors qu'aucun Français ne l'avait pris à cœur, pour autant qu'il l'eût lu. Avec le résultat que nous connaissons.

De Gaulle avait, lui aussi, «pris le maquis», en l'occurrence l'Angleterre;

* Fille de feu le commandant de corps Hans Frick, le précurseur de notre conduite des troupes par sa rédaction du *Bréviaire Tactique*.

il avait également appelé à la résistance et enrôlé des soldats. Mihailovitch et de Gaulle ont suivi le même chemin avec une remarquable identité de vues, mais avec une différence de situation de taille: de Gaulle était à Londres, à même de défendre sa position, celle de son pays et de ses soldats; Mihailovitch était sur le front dans un pays montagneux, âpre et sauvage, et n'avait, pour le défendre à Londres, qu'un jeune roi de 20 ans, un gouvernement d'exil formé de diplomates et de politiciens, dont la seule monnaie d'échange était une armée dans une partie de l'Europe difficilement accessible. Cette différence de situation a fait précisément toute la différence.

Le roi Pierre II de Yougoslavie avait trouvé refuge en Angleterre et y avait formé un gouvernement en exil. L'écho des campagnes de Mihailovitch, – en été 1941, il avait pratiquement réussi à chasser les Allemands de Serbie – étant parvenu jusqu'à lui, le roi le promut en décembre de la même année au grade de général et commandant en chef de l'armée royale yougoslave. Au début 1942, il le nomma ministre de la Guerre dans le gouvernement en exil. Relevons à ce propos que cette promotion permit à Mihailovitch d'obtenir pour ses Tchetniks le statut de combattants réguliers couverts par la Convention de Genève du 27 juillet 1929 concernant les prisonniers de guerre.

Il faut rappeler ici que, dans l'ensemble, le Reich s'est conformé aux

Conventions de Genève en ce qui concerne les prisonniers de guerre, les blessés, les malades et le personnel des services sanitaires. Les prisonniers de guerre recevaient régulièrement des visites de délégués de la Croix-Rouge et avaient le droit de recevoir des paquets, alors que les détenus dans les camps de concentration relevaient des seuls SD (Sicherheitsdienst) et SS (Sicherheits-Sturmtruppen) et n'avaient aucun droit, la Convention concernant les populations civiles n'ayant été établie que le 12 août 1949. Pour mémoire, notons brièvement que de Gaulle a, lui aussi, dû se battre pour faire reconnaître les Forces Françaises de l'Intérieur comme combattants réguliers afin de les faire bénéficier de la protection de la Convention de Genève de 1929.

Jusque vers le milieu de 1943, Mihailovitch combat les troupes allemandes par tous les moyens, comme me l'ont confirmé d'anciens officiers de la Wehrmacht après la guerre et comme le corroborent les rapports des commandants des troupes d'occupation dans le *Journal de l'Oberkommando de la Wehrmacht*, les généraux Bader et List, ainsi que ceux de l'ambassadeur Neumann (qui se rendit à Belgrade pour témoigner au procès en faveur de Mihailovitch, fut arrêté avant et fusillé par la suite).

Quant aux conditions dans lesquelles Mihailovitch et ses Tchetniks ont vécu et combattu, je me bornerai à citer Boris Todorovich dans son livre *Last Words*, lorsqu'il était officier de

liaison auprès de la Mission anglo-américaine auprès de Mihailovitch. A la page 281, il rapporte la conversation suivante avec un Tchetsnik, à la suite d'une inspection des troupes du major Vuckovitch par le colonel américain Seitz (trad. de l'anglais – I. K.): «Le colonel Seitz, à l'évidence satisfait de son inspection», demande à «un sergent à l'attitude militaire impeccable», mais qui ne porte pas de chaussures: «Que voudriez-vous que l'Amérique vous envoie?» Réponse: «Un fusil d'assaut et assez de munitions, mon colonel.» «Ne voudriez-vous pas des chaussures?» «Non, mon colonel, envoyez-moi le fusil et je me trouverai des chaussures. Chez l'ennemi.»

Trois bonnes raisons d'ordre militaire et une d'ordre politique rendent le général plus réticent :

1. Les Allemands, pour neutraliser Mihailovitch, dont les troupes vivaient grâce au soutien de la population civile, édictèrent début 1942 que désormais, pour chaque Allemand blessé, 50 Yougoslaves et, pour chaque Allemand tué, 100 Yougoslaves seraient fusillés. Mihailovitch, en bon chef militaire qu'il était, commença à réduire ses activités en évaluant les pertes et bénéfices avant de s'y lancer. Les Allemands avaient trouvé la seule parade qui ferait hésiter Mihailovitch. (En effet, il faut répéter que les Conventions de Genève et les protocoles additionnels couvrant la population civile ne furent mises en

vigueur que le 12 août 1949.) Or, les Tchetsniks devaient rapidement se rendre compte que, si les Allemands ne pouvaient pas déterminer qui avait commis les actes de sabotage, il n'y avait pas de représailles. Ainsi, bien des actions militaires des troupes de Mihailovitch furent attribuées – avec l'aide des Tchetsniks – aux Partisans qui ne voyaient pas pourquoi ils les démentiraient. Au contraire, ils s'en vantaient. Un exemple frappant est rapporté par Boris Todorovitch à l'avant-dernier paragraphe de la page 267 de *Last Words*.

2. Ce n'est que vers le milieu de 1943 que Tito déploya des forces importantes, entre autres, parce que Churchill avait peu à peu augmenté son aide en sa faveur (6000 tonnes par comparaison avec 125 tonnes aux Tchetsniks) jusqu'à éliminer complètement Mihailovitch. Dès lors, les Partisans prirent les Tchetsniks par le revers en leur tombant dans le dos chaque fois qu'ils se battaient contre les Allemands. Il ne faut pas oublier non plus que, de tout temps, les services de propagande communistes ont bien fonctionné et qu'ils attribuaient fréquemment aux Partisans des combats menés par les Tchetsniks. Personne ne crut Mihailovitch, ni même, d'ailleurs, les membres de la mission alliée auprès de son mouvement, quand ils dénonçaient les usurpations des Partisans dans leurs rapports aux instances supérieures américaines et britanniques.

D'autre part, des actions des unités de Mihailovitch furent attribuées à des «bandes» non identifiées, parce que ses troupes étaient si pauvrement vêtues qu'elles pouvaient bien passer pour des rebelles paysans. Cela explique sans doute les nombreuses références dans le *Journal de l'OKW* aux «activités de bandes» – ce qui avait encore l'avantage d'éviter les représailles, contre la population civile, puisque seules les opérations Mihailovitch en étaient frappées.

3. Une autre raison d'importance fut l'éloignement de la Yougoslavie des grands champs de bataille ou secteurs de combats maritimes, ce qui rendait l'approvisionnement allié parcimonieux; d'autant plus que les Russes revenaient en force sur le front est et, prenant une plus grande part à l'effort de guerre, devaient être approvisionnés en priorité. La seule raison qu'avait l'Angleterre de faire parvenir des armes et des munitions aux mouvements de résistance yougoslaves était que Churchill n'avait pas abandonné l'idée d'un débarquement dans les Balkans.

4. Quant au motif politique, Mihailovitch avait été amené à croire, en raison de l'idée d'un débarquement dans les Balkans, que les Alliés ne céderaient pas sans coup férir la Yougoslavie à l'Union soviétique, mais qu'ils soutiendraient une insurrection générale organisée par toutes les forces en présence réunies. Il décida

donc d'économiser ses troupes et le peu d'équipement militaire dont il disposait en vue de l'insurrection.

A ce ralentissement des activités de Mihailovitch correspondait une action accrue des Partisans de Tito, qui avait fini par réunir une armée respectable et l'utilisa en évaluant ses pertes, il est vrai, mais sans tenir compte de la population civile, étant donné qu'elle ne lui était pas acquise. Pour lui, chaque Serbe tué était un opposant de moins.

Le Premier Ministre britannique envoya donc une mission auprès de Tito, dont son propre fils Randolph qui, dûment endoctriné, lui fit des rapports enthousiastes. Churchill prétendit que ceux-ci avaient été déterminants dans sa décision de transférer son aide aux Partisans. (Voir Nora Beloff: *Tito's Flawed Legacy*.) Pour faire bonne mesure, le prestigieux chef de guerre anglais prit lui-même la peine d'inviter le jeune roi Pierre pour son mariage à Charter House, le harcelant, allant même jusqu'au chantage avec toute la puissance politique que lui permettait son prestige pour lui faire lâcher Mihailovitch et accorder, lui aussi, son soutien à Tito. Dans ce contexte, il est utile de rappeler que Staline avait promis aux puissances occidentales d'accepter des politiciens non communistes dans les gouvernements des pays satellites et que Churchill prit cette promesse pour un acquis.

A la décharge du jeune roi, relevons que, de l'aveu de Churchill lui-même,

il eut de la peine à lui faire abandonner Mihailovitch; mais Pierre était un jeune homme de 21 ans, roi en exil à qui l'Angleterre avait accordé le droit d'asile, alors que Churchill était le plus prestigieux des hommes d'Etat du moment. Non sans raison d'ailleurs: sans lui, jamais l'Angleterre n'aurait tenu tête à l'assaut allemand de la façon dont elle l'a fait...

Il n'en reste pas moins qu'il est difficile d'admettre que Churchill n'ait pas au moins tenté de préserver le statut de cet allié, le seul qui se soit battu efficacement à ses côtés jusqu'à Pearl Harbour. Car, en lâchant Mihailovitch, on faisait de lui et de ses troupes des guérilleros non couverts par la Convention de Genève du 27 juillet 1929 relative aux prisonniers de guerre. (Voir *Journal de l'Oberkommando de la Wehrmacht*: les Tchetsniks sont appelés «combattants» jusqu'à la destitution de Mihailovitch; immédiatement après, ils sont qualifiés de «bandes de Mihailovitch».)

Néanmoins, il y a une preuve par induction de l'efficacité des opérations de Mihailovitch. L'ex-Sondergruppe Brandenburg, la Division Brandenburg, était une unité de commandos et n'eût jamais été utilisée contre les Tchetsniks de Mihailovitch, si ceux-ci n'avaient pas exigé l'intervention d'une troupe aussi entraînée. Elle a passé de nombreux mois de la guerre en Yougoslavie. Une autre troupe d'élite que l'on rencontre face aux troupes de Mihailovitch est la Division SS Prinz Eugen.

La preuve que le général Mihailovitch était pleinement conscient de la situation est qu'il a délié tous ses Tchetsniks de leur serment dès sa destitution en septembre 1944, afin de leur laisser une chance d'émigrer s'ils le désiraient. Il a même fait tout ce qui était en son pouvoir pour qu'ils puissent atteindre le monde libre. Un de ses plus fidèles jeunes combattants, qui refusait de le quitter, reçut un ordre de mission scellé à n'ouvrir qu'après avoir traversé la frontière. Lorsqu'il le décacheta, la feuille de papier était blanche. (Cela me fut rapporté par l'homme lui-même – I. Keller.)

Mihailovitch, lui, resta. En refusant de partir quand la Mission américaine le lui proposa, alors qu'il savait fort bien ce qui l'attendait, il a donné toute la mesure de sa personnalité. Avec ses qualités d'honnête homme, sa droiture et sa fidélité, il a pris le parti de donner sa vie. Son intelligence lui avait sans doute aussi fait pressentir quelle serait sa vie s'il devenait traître à son œuvre: il est difficile de se survivre à soi-même. Il était un chef militaire-né, qu'aurait-il fait en exil? Certes. Mais l'homme qu'il était devait considérer comme un devoir de faire ce que tant de ses soldats et officiers, morts ou vivants, avaient fait: rester fidèle. C'était aussi leur rendre hommage et c'est encore la preuve, s'il en fallait, du grand chef qu'il était.

En ce sens, j'estime absolument scandaleux qu'il soit nécessaire de le «défendre» contre une campagne orchestrée de calomnies spécieuses.

Dans ce contexte, il faut relever le double jeu de Staline dans cette affaire. Ne serait-ce que pour donner à ses alliés le sentiment qu'il se désintéressait des Balkans et les inciter ainsi à en détourner leur attention, ce qui laissait la place libre aux services secrets de l'URSS pour préparer impunément, y compris par génocide et transferts de populations (voir ci-dessous), la prise du pouvoir communiste, le dirigeant russe se montra en paroles et dans la presse très favorable à Mihailovitch. Sur papier, il entretenait même une mission militaire auprès de lui jusqu'à la mi-1944. Il est vrai que les Albanais étaient là pour jouer les gardiens de la révolution à sa place... Mais il avait aussi «Radio Yougoslavie Libre», émettant depuis Tiflis en Géorgie, qui battait le rappel pour Tito.

Qu'il me soit permis ici une parenthèse. Elle concerne un sujet d'actualité, le Kosovo. En 1942, Tito, qui avait de la peine à rassembler des troupes, les Serbes n'étant pas communistes de nature, s'adressa aux Albanais en leur promettant le Kosovo... C'était aussi une façon d'affaiblir la Serbie dans le futur Etat communiste. A la fin de la guerre, n'osant pas passer aux actes, il fit émigrer nombre de Serbes de leur berceau, le Kosovo, pour les remplacer par des Albanais...

Ce n'est pas tout. Dès 1942, Donald McLean, l'espion russe dans les services de renseignements britanniques, était chef de l'unité de transmission au Caire et filtrait les rapports en prove-

nance de Yougoslavie, arrêtant ceux émanant de Mihailovitch et de ses missions alliées, sûrement pas de son propre chef, mais sur ordre de Moscou. Enfin, fin 1943, Kim Philby, autre cadre supérieur de l'Intelligence Service britannique et espion russe encore plus raffiné, fut promu chef de la Section IX du SIS qui s'occupait, outre de l'URSS, de l'Afrique du Nord, de l'Italie et de la liaison avec la Yougoslavie (voir *My Silent War* par Kim Philby).

Cette infiltration mise à part, la diffamation systématique montre une seule chose: la conscience qu'avait Churchill d'avoir trahi. Pour se disculper, il eut recours à la diffamation répandue par les Partisans: Mihailovitch aurait collaboré avec les Allemands. Il s'en repentit dans ses *Mémoires*.

Mettons les choses au point une fois pour toutes: que des arrangements locaux entre des commandants allemands sur place et des commandants locaux de Mihailovitch – rappelons que les communications à l'époque étaient souvent difficiles entre les divers PC – aient eu lieu, c'est l'évidence même. Il est tout à fait possible que Mihailovitch ait donné l'ordre à des troupes de négocier un cessez-le-feu local pour les sauver d'une mort inutile, bien qu'à ma connaissance il ait préféré s'adresser aux Italiens pour cela. Il est avéré qu'il a même dans certains cas, notamment en Croatie, donné l'ordre à des troupes qui se trouvaient séparées et pas en

mesure de le rejoindre, de se placer sous la protection des Italiens. Cela voulait dire se rendre aux Italiens, qui les incorporaient dans les Tchetsniks dits loyalistes – ce qui présentait l'avantage de les soustraire à la curiosité allemande – jusqu'au moment où ils «s'évanouissaient» dans la nature, autrement dit, où ils rejoignaient Mihailovitch. Ce fait ne figure pas seulement dans les archives fascistes, mais a été confirmé au cdt de corps H. Frick par le général Roatta, commandant des troupes d'occupation italiennes en 1943-44 et ultérieurement attaché militaire accrédité à Berne. L'attitude des Italiens s'explique par l'espoir du Duce de contrer l'URSS et de se ménager une zone d'influence dans les Balkans après la guerre.

Un fait est certain: Mihailovitch lui-même n'a jamais seulement évoqué la possibilité d'une collaboration, même lorsqu'elle lui fut suggérée: c'eût été la négation même de l'homme qu'il était et une trahison à l'égard de son fils qui, grièvement blessé, était mort dans ses bras. En revanche, il a négocié avec Tito, parce que son premier souci était de bouter les Allemands hors de son pays.

Même lorsqu'un jour, dans le *Journal de l'OKW*, il est affirmé que «selon une source sûre» Mihailovitch est prêt à collaborer, l'inscription suivante trois jours plus tard y apporte un démenti en le qualifiant de nouveau comme «le deuxième ennemi à abattre».

Il convient aussi ici de relever un contexte qui a fortement embrouillé les choses. Mihailovitch était Serbe et royaliste. En tant que premier résistant, il a immédiatement rallié la population des diverses provinces de l'époque. Mais, le choc de l'invasion une fois surmonté, les différentes ethnies ont recommencé à penser en fonction de leurs origines, de leur foi aussi. Ainsi, beaucoup de Croates l'ont quitté, parce que Mihailovitch incarnait les Serbes et, selon eux, les rêves d'une Grande Serbie. Il y eut les minorités musulmane, bulgare, roumaine, hongroise et grecque.

En outre, les Anglais se détournant de Mihailovitch lui firent perdre de nombreuses affiliations. Vers la fin de la guerre, lorsque les Italiens firent la paix et se retirèrent, entre autres, du Kosovo et de ses minerais, les Allemands représentaient la seule force capable de s'opposer aux armées de Tito qui, à cette époque, avait réussi à former une armée bien organisée et généreusement équipée et approvisionnée par la Grande-Bretagne. Rappelons que la position des USA était plus nuancée.

Avec quelques compagnons, Mihailovitch survécut à la guerre jusqu'en mars 1946 dans le pays sauvage des montagnes de Bosnie, grâce à la complicité et à la discrétion de la population – ce qui prouve bien que le peuple eût préféré sa victoire à celle de Tito. Les services de sécurité se saisirent de lui par ruse en faisant usage d'avions et d'uniformes aux

insignes britanniques. Ce qui constitue une preuve irréfutable que la population ne les aurait jamais laissé passer. Cela explique aussi l'acharnement des communistes yougoslaves à accuser Mihailovitch de collaboration avec les Allemands.

Torturé pendant quatre jours de la manière la plus odieuse, Mihailovitch donna l'impression pendant toute la durée de son procès d'un homme brisé. A sa dernière déclaration, celle du condamné, l'homme reparut pareil à lui-même. Ce que cela implique de ressources intérieures et de force de caractère, seuls ceux qui ont passé par le même supplice le savent. Je voulais simplement ici rendre hommage à un homme qui a été poussé jusqu'à la dernière limite de l'endurance et de l'humiliation et a conservé malgré tout sa dignité.

A ce titre, il mérite non seulement notre plus profond respect, mais surtout tous nos efforts pour rétablir la vérité historique, malgré la volonté des communistes yougoslaves qui suivent – ironie du sort – les traces du «réactionnaire» Churchill.

Qu'il me soit permis, en conclusion, de rendre hommage à la personnalité de cet homme hors du commun, ainsi qu'à ceux qui, au risque de leur propre vie, sont restés avec lui jusqu'au bout.

I. K.-F.

N.B. L'auteur a déposé à la Bibliothèque militaire fédérale de Berne un dossier complet sur le général V. D. Mihailovitch, qui peut être consulté par les intéressés.

Bibliographie

Patriot or Traitor – The case of General Mihailovitch – General Editor: Dr. Milorad Drachkovich, 1946, Stanford, California, USA.

Kim Philby: *My Silent War*, 1968, Grove Press, Inc. New York City, USA.

Percy E. Schramm: *Kriegstagebuch Oberkommando der Wehrmacht 1939-1945* – Reichsarchiv.

Wehrmachtsberichte 1939-1945, Reichsarchiv.

Lazo M. Kostich: *The Holocaust in the Independent State of Croatia*, 1981, Liberty – Chicago, USA.

Conventions de Genève 1864-1949, CICR, Genève.

Nora Beloff: *Tito's Flawed Legacy*, 1985, Victor Gollancz Ltd., Londres.

Evgueniye Yourichitch (Jurisic): *Le procès Tito-Mihailovitch*, 1950, SEFI, Paris, France.

Branko Lazitch: *La tragédie du général Draja Mihailovitch*, 1946, Editions du Haut-Pays.

Boris Todorovich: *Last Words*, 1989, Walker & Company, New York City.

Jasper Rootham: *Miss Fire – A Chronicle of a Mission to Mihailovitch 1943-44*.

Anne Yelen: *Kosovo*, 1989, L'Age d'Homme, Lausanne.

Les témoignages suivants:

- Général Roatta, cdt des troupes d'occupation italiennes en Croatie et sur la Côte dalmate, ultérieurement attaché militaire à Berne.
- Rade Petrovic-Kent, cdt de brigade sous les ordres de Mihailovitch, adjudant de S.M. Pierre II de Yougoslavie.
- Jovan Trboyévich, ex-lt de la marine royale yougoslave, ultérieurement parachuté chez Mihailovitch en qualité de spécialiste radio et renseignement.
- Evguéniyé Yourichitch, Branko Lazitch, Zoran Hodjera et beaucoup d'autres anciens Tchetniks, Harro v. Sanden, capitaine des chars dans la Wehrmacht, col Menzel, fait prisonnier à Stalingrad et resté jusqu'au dernier échange 13 ans après la guerre *et al.*